

Pourquoi vous devez assurer votre Vie

1. PARCE QUE c'est un devoir que vous devez à vous-même et à ceux qui dépendent de vous.
2. PARCE QUE du moment que votre vie est assurée, si vous mourez, votre succession est augmentée du montant de votre police.
3. PARCE QUE la mort est certaine—QUAND est incertain. Aujourd'hui vous pouvez passer l'examen médical—DEMAIN il sera trop tard.
4. PARCE QUE votre police est un montant comptant en argent que vos créanciers ne peuvent saisir—si vous en avez à votre mort—une somme qu'un désastre financier ne peut pas ôter à votre famille.

Quand devez-vous vous assurer.

1. AUJOURD'HUI alors que vous avez la vie et la santé; demain vous n'aurez peut-être ni l'un ni l'autre; les délais sont toujours dangereux.
2. AUJOURD'HUI une police vous coûtera moins que plus tard. Soyez sages et assurez votre vie comme mesure de prévoyance pour vos vieux jours.
3. AUJOURD'HUI car dans un temps de dépression financière plusieurs ont trouvé que leurs polices étaient le seul endroit où ils pouvaient emprunter pour rencontrer des besoins pressants.
4. AUJOURD'HUI est le temps d'agir; si vous ne faites pas d'économies, quand allez-vous commencer? Rappelez-vous que remettre un devoir présent peut être fatal à vos meilleurs intérêts.

Où vous assurer?

Dans la Compagnie MUTUAL LIFE OF CANADA.

PARCE QUE cette compagnie a toujours remporté les plus grands succès.

PARCE QUE cette compagnie n'a pas de supérieure dans le montant des dividendes qu'elle paie à ses assurés.

PARCE QUE cette compagnie n'a pas d'actionnaires qui mangent une partie de ses revenus.

PARCE QUE ses réclamations en cas de mort sont payées promptement.

PARCE QUE c'est une compagnie canadienne qui ne fait pas d'affaires dans aucun pays étranger; qui fait un choix judicieux de ses risques, et qui est reconnue pour ses méthodes saines d'administration.

PARCE QU'ELLE assure les hommes et les femmes; les deux sexes ont les mêmes avantages; justice égale pour tous.

PARCE QU'ELLE ne fait pas de restriction relativement à l'occupation, la résidence ou les voyages des assurés.

PARCE QUE ses fonds sont déposés dans des banques canadiennes seulement et que depuis 40 ans elle n'a pas perdu une seule piastre des placements qu'elle a faits.

Pour ces raisons et bien d'autres encore, assurez-vous dans la Compagnie MUTUAL LIFE OF CANADA.

ASSURANCE ! !

FEU, VIE, ACCIDENT et MALADIE, Automobile, Plate Glass, Responsabilité de Patrons, etc., etc.

ASSUREZ VOTRE VIE !

Assurez vos propriétés. Assurez votre Automobile contre le feu. Assurez vos Plate Glass. Assurez-vous contre les Accidents et la Maladie !

Il vaut mieux toujours avoir la protection que donne l'assurance et ne pas en avoir besoin, que de ne pas l'avoir lorsque vous en avez besoin.

Je représente quelques unes des meilleures compagnies, et puis vous donner pleine et entière satisfaction. Votre encouragement est cordialement sollicité.

Charles N. Begin,
Assurance Générale
Edmundston, N. B.

Je fais une spécialité de l'Assurance Accident et Maladie pour les employés de Chemin de Fer.

Ouverture

M. R. Jime, doit ouvrir un magasin de fruits et bonbons, tout près du pont, porte voisine de M. T. Boudreau, barbier. Vous pourrez vous procurer tout ce que vous désirez en fait de fruiteries, gâteaux, et sucreries.

AVIS

Les personnes qui désirent aller s'établir dans l'Ouest, sur le chemin de fer du C. P. R. et s'acheter des terres toutes prêtes pour la culture, pourront s'adresser à **EMILE BOURGOIN,** New Victoria Hotel, Edmundston, N. B.

A VENDRE

Deux bons jeunes chevaux de chemin et d'ouvrage, à bonnes conditions. S'adresser à **FRANK RICE,** Edmundston.

LE MARIAGE D'AUJOURD'HUI

L'amour d'autrefois.—Le temps joli des fiançailles.—Les mariages à la vapeur.—Les enfants ? Oh ! la barbe ! — Le championnat des changements matrimoniaux foudroyants.—Un mariage en aéroplane.—Une expérience de téléphone sans fil.

Quelle différence entre le mariage d'aujourd'hui et le mariage de jadis ! On se marie aujourd'hui à peu près comme on danse. On a été présenté. On s'est à peine salué. On s'est un peu parlé. Vite on court à l'hôtel de ville. A tout prix, tout de suite, il faut qu'on soit conjoint. Cette fringale de mariage ne va pas naturellement, sans bousculer quelques convenances. On a cité de bien singuliers mariages de guerre. Mais que dire des mariages d'armistice et de ceux de la paix ?

M. Georges Lechartier écrit à ce sujet, dans le "Journal des Débats" : "On avait vu des infirmières majors épouser des généraux fameux; d'autres infirmières, très majores et d'anciennes familles, s'unir à de tout jeunes blessés, frais promus officiers et, dans la vie civile, simple agriculteurs. On voit aujourd'hui des jeunes filles de vingt-cinq, trente ans, courir après des gamins de dix-huit ans et ne les lâcher plus que tous deux ne soient légitimement unis.

A être ainsi précipité, le mariage naturellement perd un peu et beaucoup de sa solennité. Les parents ne sont pas consultés et n'y figurent guère. Pendant qu'un père s'essouffle pour aller, sur injonction, faire à l'autre famille la demande, les deux, déjà accordés, courent aux cadeaux et commandent les voitures. Les notaires perdent la tête avec les contrats et on décide de passer outre.

Avec sa solennité dont la rigueur il peut se passer, le mariage a fait d'autres pertes. Et d'aucuns penseront que c'est là le plus grand dommage.

Des esprits chagrins regretteront d'abord le temps joli des fiançailles d'autrefois. Ils évoqueront ces mois charmants, ces baisers furtifs, les mains qui, timidement, se cherchaient, se pressaient et très doucement restaient pressées, les petites fâcheries, les délicieux raccommodements, tous ces petits sentiers enfin, si fleuris, si attrayants de l'amour qu'on parcourait à deux, et où il faisait si bon parfois et tous jours de s'attarder dans sa course. Ces émotions dans leur éveil, leur caprices, leur mélancolie, leur joie, toute cette arabe dorée et carminée du mariage, de l'amour, quelles délices c'étaient !

Ces jolies fiançailles ont inspiré les meilleurs poètes. Et cette inspiration nous a donné les plus pures et les plus belles perles de la poésie. Quelle jolie langue, c'était là. Et comme, rien qu'à l'entendre, rien qu'à la lire, on comprend, on approuve cet étranger qui disait : "Que le français est une langue tendre et belle qu'à la prononcer seulement il en reste toujours une fraîcheur dans la bouche et sur les lèvres, un sourire."

Mais aujourd'hui ce n'est plus du tout cela. Ainsi s'en est allé le temps joli des fiançailles. Mais l'amour lui-même, l'amour qui faisait l'enchantement de ces fiançailles, l'amour d'abord timide, ému, respectueux, ensuite fier, conquérant, vainqueur, l'amour avec qui, si délicieusement, on se révélait l'un à l'autre toute la carte du Tendre, avec qui on allait de l'espoir craintif jusqu'à l'embarquement vers une Cythère aux contours estompés, dans une étonnante lumière d'or et de rêve, cet amour, autrefois si doux, si fort, dans ses mariages si hâtifs, gardera-t-il encore sa place ? Certes, nous le souhaitons. Pourtant, nous en doutons.

Cet amour d'autrefois, en effet, il devait comme tous les êtres jeunes,

Le Véritable Tonique des Poumons

VIN MORIN

CRÉSO-PHATES

Indispensable à tous ceux qui sont faibles des poumons ou menacés de consommation ainsi qu'aux anémiques, neurasthéniques et convalescents.

En Vente Partout. DR. ED. MORIN & CIE, Limitée, Québec, Canada.

L'ARTILLEUR A PEUR ! ! !

Grande, brune, vingt-deux ans, d'une sérieuse et excellente famille, Christine V. . . désire se marier, ce qui en effet pour elle est désirable.

Elle le désire d'autant plus que, dans un chalet, voisin du chalet loué par ses parents, habite un jeune et brillant capitaine d'artillerie qui, évidemment, semble faire attention à elle.

Il ne faut pas longtemps aux jeunes filles pour deviner cela.

On se rencontre sur la plage, dans les quelques excursions de l'été; plusieurs fois, on est même revenu ensemble, devisant de la mer, de la joie lumineuse, des habitants, de la pêche, etc. . . écrans derrière lesquels s'agitent sûrement d'autres pensées, hum ! . . . hum ! . . .

Seulement, septembre s'achève. Les chalets se ferment les uns après les autres.

La famille de Christine part à la fin de la semaine, le capitaine bientôt aussi.

Si rien n'est amorcé d'ici-là, alors c'est fini, perdu, envolé . . .

Es pourquoi aucun mot vraiment sérieux n'a-t-il encore été prononcé . . . ?

Christine tourne et retourne la question en son âme anxieuse.

Le capitaine est jeune, gai, très bête en train, qui sait s'il n'a pas peur de sa famille à elle, si traditionnelle, si sérieuse, si chrétienne . . . ? Il n'y a pas jusqu'à son nom "Christine" qui doit jeter un certain froid . . . ?

Si elle le rassurait, ce garçon ?

Et c'est, en effet, sous ce dernier et plus léger aspect que nous le présente cette dépêche de New York. Nous ne faisons que traduire :

Mariés dans les airs. Mariage par téléphone sans fil. En présence de 200,000 personnes qui assistaient aux jeux athlétiques de la police de New York à Sheepshead Bay, le mariage en aéroplane de Miss Milly K. Schaffer avec le lieutenant George K. Burgess, du service aérien, a eu lieu à 2,000 pieds de hauteur. Le ministre officiait et les témoins se trouvaient dans un autre aéroplane volant de conserve. L'officier se servit d'un téléphone sans fil pour lire les rites de la cérémonie aux fiancés et entendre l'échange de leurs promesses. La cérémonie terminée, les aéroplanes descendirent et l'heureux couple reçut les félicitations du gouverneur de l'est de New York au milieu d'une ovation enthousiaste des spectateurs.

Mariages d'autrefois, mariages qui toujours étiez précédés des exquises fiançailles, chez qui l'amour si doux, si fort, était comme une assurance prit contre l'avenir qui ne serait pas toujours heureux, contre la vie qui, si rarement est facile; mariages qui aviez foi dans la durée, sans quoi il est des plaisirs, mais il n'est pas de bonheur; mariages qui chérissiez la maternité, qui d'avance acceptiez les devoirs, qui désiriez enfin tout ce qui fait le vrai prix de la vie, mariages solennels, nu peu guidés peut-être, se peut-il vraiment que, pour vous, toutes ces choses, qui furent douces, bonnes, belles, que l'amour même devienne seulement un peu "la barbe", que vous ne soyez plus enfin qu'une expérience de téléphone sans fil, qu'une excursion en aéroplane ?

robustes, avoir la confiance en soi et dans la vie; il devait croire à sa propre durée, à celle du bonheur, il avait la certitude que cette vie était une chose importante, avec une raison qui la guidait, un but qu'il faudrait remplir; un premier devoir surtout de la perpétuer, de l'établir fermement dans le mariage, la famille. Il admettait, il désirait quelquefois les enfants. Naturellement, aujourd'hui, le mariage n'a plus ces croyances, encore moins ce désir.

Dans une foule élégante, nous avons récemment entendu une jeune fille charmante fiancée elle-même, répondant sans doute à une indiscrète question s'exclamer gentiment : "L'amour ? Les enfants ? Oh ! la barbe ! . . ." Nous nous garderons de dire que l'amour n'existe pas du tout dans nos mariages décaïs. Mais nous croyons que le mot ne signifie plus du tout ce qu'il disait autrefois. Et voyant bien ce qu'il y a perdu, n'apercevant pas nettement encore ce qu'il a gagné, nous nous prenons à regretter sa signification ancienne. Enfin, nous nous inquiétons de l'avenir de ces mariages si hâtifs. Nous craignons que ces jeunes gens qui, si vite, se sont aperçus qu'ils se convenaient, s'aperçoivent tout aussi vite qu'ils s'étaient trompés et mettent enfin la même précipitation à réparer leur erreur.

Pour avoir une idée plus exacte de cet avenir, nous jetterons un regard de l'autre côté de l'Océan, vers les Etats Unis, où, nous le savons, rien jamais ne tarde, et d'où, sans doute, notre conception nouvelle du mariage nous est venue.

Parlerons-nous de Mrs. Woodson, de Kansas City, qui, âgée seulement de vingt-deux ans, explique modestement dans le "Washington Post" du 18 juillet comment, "elle a gagné le championnat des changements matrimoniaux foudroyants, ayant été déjà mariée six fois en quatre ans, et pourquoi elle pourra se sentir poussée à augmenter son record actuel ?" Nous nous sommes informés. La jolie divorcée adresse à ses six précédents maris le même reproche qu'elle exprime l'épouse bébé de Thomas W. Haag, qui, mariée à seize ans et nommée de dire les raisons qui lui font, cinq semaines plus tard, demander le divorce, déclare fièrement au juge "qu'elle n'a pas troqué sa jeunesse pour être l'esclave d'un homme; que le mariage en doit pas voler à une jeune fille son plaisir et qu'elle préfère danser les nouvelles danses que cuire les œufs pour le breakfast de son mari." C'est encore la même excuse et la même défense que présente, après trois semaines de mariage, Miss Lillian Philipps, seize ans, de Chicago, qui a cru "qu'on la mariait pour plaisanter" et qui ne veut plus rester avec son mari "parce qu'il refuse de la conduire au cinéma."

Chez toutes ces charmantes jeunes femmes, chez mille autres encore, la même idée nette s'affirme et qui ne se discute point, le même postulat s'impose; le mariage est un plaisir ou bien un moyen de plaisir. Si à l'épreuve il n'est pas cela; si avec le temps, il cesse de l'être, sa raison d'être cesse simultanément et, aussi, doit cesser son existence. "Je t'épouse. Amuse-toi. Tu n'est pas drôle. Je m'en vais"

Aperçu sous cette lumière, le mariage perd évidemment toute l'importance que lui donnait nos grands-mères, il n'est plus qu'une gentille expédition, un aventureux petit voyage, un new-st-p peut-être, ou bien un sport.

Si elle se faisait un peu plus moderne ?

Précisément, ce soir, il y aura thé—le dernier, hélas !—dans la cabine sur la place; le capitaine en sera . . .

Et Christine ouvrit ses tiroirs en se disant : "Si j'étais capitaine d'artillerie quelle est la robe . . . ? quelle est l'écharpe . . . ?"

La conclusion fut que, le soir, Christine descendit sur la plage, nonchalante en apparence, mais tellement sous les armes !

On la connaissait à peine.

—Mais, ma chérie, lui dit sa mère, les soirées deviennent fraîches, tu vas certainement t'enrhumer . . .

—Mais non . . . aucun danger !

—Et comme tu es drôlement coiffée ?

—Il faut un peu changer . . . ça repose les cheveux . . .

—Les miens n'ont pas besoin de ça . . . observe le père qui est chauve.

Le capitaine arrive, sous les armes lui aussi. Mais, comme on dit en escrime, il est "ramassé", et semble laisser venir . . .

Besogne facile, ce soir, car Christine n'est pas seulement déconcertante par sa toilette, elle l'est surtout par sa conversation . . .

Sa tasse de thé à la main, et, tournant en souriant sa cuillère, l'officier écoute, relève la balle au bond, la relance, la guette pour la reprendre et la relancer encore.

Et Christine va . . . va . . . folle, semblant ne pas entendre les "oh ! . . ." les ah ! . . ." scandalisés de sa maman et de ses tantes.

—Mais tu ne parles pas sérieusement !

—Si très sérieusement.

D'abord elle n'aime pas son nom de Christine que pourtant, dans une pensée de fierté chrétienne et dans un espoir de protection, lui a donné sa marraine.

Et puis, revenue à Paris, elle veut vivre sa vie; elle veut de l'air, des fenêtres ouvertes . . . elle veut voir beaucoup pour comparer et choisir.

—Eh bien ! si Mère-prieure t'entendait ! . . .

Christine se cabre de plus en plus: Mère prieure l'a envoûtée à un âge où elle ne pouvait pas se défendre, mais maintenant elle a "avalé" des sermons pour tout sa vie . . . plus de noir . . . plus de gris . . . elle veut s'amuser, danser, voir des pièces gaies . . . elle veut ! . . .

On ne sait plus tout ce qu'elle veut !

—Mais ton dispensaire . . . ? ton catéchisme, de faubourg . . . ?

—Oh ! le catéchisme ça c'est fini ! . . . Le dispensaire . . . je verrai . . .

Sa mère la fixe ne sachant pas quelle pousse l'a piquée. Christine continue, elle étourdit et elle s'étourdit. Elle "en met" comme on disait jadis un front.

Et le capitaine, qui a repris du thé pour la troisième fois, tourne obstinément le sucre fondu de sa tasse . . .

Il faut croire qu'elle en avait mis trop, Christine, car la fin de la semaine arrivée, une à une comme des yeux qui se ferment, les fenêtres du chalet se sont closes, et la famille s'est dirigée vers le bateau sans qu'une parole sérieuse n'ait été dite . . .

Un dernier instant, Christine eut de l'espoir . . . le capitaine arrivait sur l'estacade ! Mais cet espoir fut de courte durée. L'officier était un homme bien élevé, il avait été reçu il venait dire adieu et bon voyage.

La sirène du bateau retentit, des mains s'agitèrent, pas celle de Christine, car, à l'abri de la machine, elle fondait en larmes en songeant à l'évanouissement d'un bonheur si proche et désormais si lointain.

Et moi, en revenant vers l'île avec le jeune homme, je me crus assez lié pour lui dire :

—Capitaine, j'avais fait un rêve !

Il arrêta, et me regarda :

Suite à la première page